Mbodj-Pouye A., Van den Avenne C., 2008, « Comment les langues se mélangent-elles à l'écrit ? Pratiques actuelles de deux agriculteurs passés par une école bilingue (franco-bambara) au Mali », in Brock-Utne B., Skattum I. (eds), Languages and Education in Africa. A Comparative and Transdisciplinary Analysis, Oxford: Symposium Books, 301-312.

Comment les langues se mélangent-elles à l'écrit ?

Pratiques actuelles de deux agriculteurs passés par une école bilingue (franco-bambara) au Mali

Aïssatou Mbodj-Pouye et Cécile Van den Avenne

Introduction

La mise en place d'un enseignement primaire bilingue au Mali, associant l'une des langues nationales au français, langue officielle, a connu une phase d'expérimentation à partir de 1979, puis de généralisation depuis 1994. Ce processus, unique en Afrique de l'Ouest dite francophone, est soumis à des évaluations régulières, tant dans le cadre de dispositifs de suivi institutionnels que de projets de recherche[1]. Les enquêtes portent sur les résultats comparés des écoles bilingues et des écoles classiques, sur les compétences acquises à la fin du cycle primaire, sur les pratiques pédagogiques et sur les attitudes des familles, balisant ainsi largement ce domaine. En revanche, les acquis en termes de compétences et d'usages de l'écrit sur le long terme sont plus rarement étudiés[2].

Un travail ethnographique mené sur les pratiques de l'écrit de jeunes adultes (25-35 ans au moment de l'enquête) passés par une des quatre premières école franco-bambara, ouverte en 1979 dans un village situé près de la ville de Fana, permet de poser la question des acquis du bilinguisme avec du recul[3].

Soulignons d'emblée deux limites, liées à l'enquête. Premièrement, nous prenons pour objet les pratiques actuelles. Or les socialisations à l'écrit connues par les scripteurs sont plurielles (expériences scolaires et professionnelles variées, tenues de documents agricoles en bambara, migrations urbaines, etc.). Nous ne disposons pas ici d'un dispositif d'évaluation des seuls effets de l'école bilingue. Deuxièmement, les enquêtés sont passés par l'école

---

[1] Notamment le projet « Recherches concernant l'introduction des langues nationales dans le système éducatif au Mali », une coopération entre l'Université d'Oslo en Norvège et l'Université de Bamako au Mali (1996-2006), financée par NUFU, le Conseil norvégien de recherches et d'enseignement pour le développement.

[2] T. Tréfault y consacre quelques pages dans *L'école malienne à l'heure du bilinguisme* (Tréfault 2000 : 194-201).

[3] Les matériaux présentés ici ont été recueillis dans le cadre de la thèse de doctorat d'A.. Mbodj-Pouye, intitulée *Des cahiers au village. Socialisations à l'écrit et pratiques d'écriture dans la région cotonnière du sud du Mali*, sous la direction de B. Lahire, Université Lumière-Lyon 2, mars 2007.

Mbodj-Pouye A., Van den Avenne C., 2008, « Comment les langues se mélangent-elles à l'écrit ? Pratiques actuelles de deux agriculteurs passés par une école bilingue (franco-bambara) au Mali », in Brock-Utne B., Skattum I. (eds), Languages and Education in Africa. A Comparative and Transdisciplinary Analysis, Oxford: Symposium Books, 301-312.

bilingue à un stade particulier de l'expérimentation (la « première génération » d'écoles bilingues), où l'introduction du français s'est faite sans grandes innovations pédagogiques, contrairement à ce qui s'est passé à partir de 1994, où le bilinguisme a été associé à un changement pédagogique avec l'adoption de la Pédagogie Convergente. Nous observons ici les acquis d'un moment très particulier du bilinguisme à l'école malienne[4].

Le travail présenté ici porte sur des cahiers « personnels » détenus par deux anciens élèves de l'école de ce village. La tenue d'un cahier à soi, pratique mixte entre écrit du travail agricole, livre de comptes et chronique familiale, est relativement répandue parmi les personnes alphabétisées du village. Soulignons que ce matériau n'est pas suscité par l'enquête (il ne s'agit pas d'un test, ni d'un écrit produit à notre demande). Nous avons là une de ces pratiques dont les orientations actuelles dans le champ des études sur l'écriture font un objet privilégié (les « pratiques de l'écrit » selon la traduction que l'on peut retenir de *literacy practices*). Les travaux sur les pratiques de l'écrit en contexte plurilingue se sont développés récemment, comme en témoigne l'ouvrage collectif dirigé par Martin-Jones et Jones (2000).

Nous partons du constat que les rapports des différentes langues dans un répertoire plurilingue s'établissent de manière distincte à l'oral et à l'écrit. À l'oral au Mali, dans un contexte que l'on peut globalement décrire comme une situation diglossique postcoloniale, le français, langue de l'ancien colon devenue langue officielle, correspond à ce que Gumperz nomme *they code*. Son utilisation est rare dans les situations orales quotidiennes, où domine le bambara (que l'on peut caractériser comme *we code*) (Gumperz 1982)[5]. À l'écrit, en revanche, le français peut fonctionner comme langue cryptique et avoir ainsi un rôle tout à fait

---

[4] À cela s'ajoute l'effet lié à toute expérimentation, qui conduit à la mise en œuvre de moyens matériels et humains particulièrement importants dans les premiers temps, effet qui joue particulièrement concernant les premières cohortes de l'école dont sont issus nos enquêtés.

[5] La distinction *we code/they code*, qui a été beaucoup reprise, a été critiquée comme pouvant aboutir à des analyses naïves en terme de perception de l'identité. Gumperz lui-même a souligné le fait que cette dichotomie est symbolique, et ne peut rien prédire des usages et des appartenances. On peut se référer à ce propos à la critique de Sebba et Wooton (1998), à partir d'une étude de cas sur les pratiques linguistiques de Britanniques d'origine jamaïquaine, ayant à leur disposition deux codes : l'anglais et le créole jamaïquain, dont on ne peut dire que l'un est le *we code* et l'autre le *they code*, mais qui font tous deux partie « à égalité » de leur répertoire linguistique. Ce réexamen de la distinction *we code/they code* ne peut s'appliquer que partiellement à la situation malienne, où les usages oraux du français sont extrêmement rares. Par contre, les usages à l'écrit donnent à voir des configurations différentes.

privilégié dans des écritures plus personnelles, tandis que le bambara n'apparaît pas comme la langue de l'expression de soi, mais davantage comme celle du quotidien. Nos observations nous permettent ainsi de contester le privilège de la langue première dans l'écrit pour soi.

Notre hypothèse de recherche est que l'examen détaillé des formes du mélange des langues à l'écrit permet d'affiner cette analyse. Notons que si les études des phénomènes d'alternance codique (*code-switching*) dans les interactions orales s'inscrivent dans un champ de recherche bien développé depuis l'étude fondatrice de Blom et Gumperz (1972) notamment, les recherches concernant ces phénomènes à l'écrit sont rares, et privilégient souvent des corpus littéraires (Miller 2001).

Cet examen est mené à deux, en croisant nos analyses de linguiste et de sociologue.

Un village, des strates d'alphabétisation

Le village d'enquête, situé à 10 km de la ville de Fana, a été retenu pour l'expérimentation de l'école bilingue en raison de la présence d'un centre d'alphabétisation en bambara depuis 1971. Dans cette école, les premiers apprentissages s'effectuent en bambara, le français étant progressivement introduit au cours du cycle primaire, comme langue étrangère puis comme langue d'apprentissage.

Le village a ainsi connu plusieurs strates d'alphabétisation : avant l'ouverture de l'école, quelques enfants ont été scolarisés en français dans des écoles à Fana puis dans un village voisin ; à partir de 1971, des adultes ont été alphabétisés en bambara, dans le cadre de l'alphabétisation fonctionnelle mise en place dans cette zone cotonnière par la CMDT (Compagnie Malienne de Développement des Textiles)[6] ; depuis 1979, une partie des enfants du village est scolarisée dans le système bilingue. À ces filières instituées d'alphabétisation, il faut ajouter l'école coranique où se transmet une culture de l'écrit liée à la langue arabe, ainsi que des situations d'apprentissage informel.

On peut identifier différents profils de scripteurs, dont le critère majeur est celui de l'âge (on peut repérer, en faisant un usage sociologique du terme, des « générations lettrées »), mais où le sexe et le statut socio-économique de la famille

[6] Voir Dombrowsky (1993) pour une évaluation critique.

interviennent aussi. La « génération » des premiers élèves de l'école[7] apparaît comme celle qui a pris la relève de celle des premiers alphabétisés, pour assurer les tâches d'encadrement agricole nécessitant la maîtrise de l'écrit en bambara (l'alphabétisation pour adultes a d'ailleurs été délaissée depuis, l'école ayant fourni suffisamment de jeunes alphabétisés).

Des cahiers plurilingues : le traitement différencié de l'hétérogénéité linguistique

Pour rendre compte de la complexité et de la richesse de la pratique des écritures plurilingues dans le contexte que nous avons présenté, nous nous appuierons sur deux études de cas, qui consisteront en un « feuilletage » des écrits de deux scripteurs, issus de la première cohorte de l'école bilingue.

Modibo, né en 1969, a accompli un cycle complet à l'école du village (premier cycle de l'école fondamentale, équivalent du primaire) et après son succès à l'examen de fin de cycle, a poursuivi ses études pendant une année complète au second cycle à Fana. Ses compétences en bambara ont été sollicitées dès la fin de sa scolarité pour la gestion de l'association villageoise (AV), dont il a été le secrétaire durant trois ans. L'acquisition scolaire de compétences scripturales en français a été renforcée par un usage professionnel, car il a été régisseur d'une radio rurale à Fana pendant un an.

Moussa est né en 1967 et a un parcours proche de celui de Modibo. Il a passé avec succès l'examen de fin du premier cycle, mais n'a accompli que quelques mois à Fana en 7ème. De retour au village, il a été associé au travail de l'AV, pour la tenue des documents liés à la production du coton (il a notamment été magasinier pendant trois ans et est actuellement secrétaire-adjoint).

À travers la présentation de leurs cahiers, nous rendrons compte des différentes formes que peut prendre l'hétérogénéité linguistique à l'écrit et des différentes manières qu'ont les

[7] Construite en retenant parmi les élèves des trois premières cohortes (le recrutement étant biennal dans les débuts, cela correspond aux rentrées 1979, 1981 et 1983) ceux qui ont atteint la classe de 6ème.

scripteurs de la traiter. Nous tâcherons de rapporter ces manières de faire aux parcours des scripteurs.

Les phénomènes saillants que nous avons repérés peuvent être globalement rapportés à deux cas de figure : l'hétérogénéité linguistique est traitée soit sur le mode du contraste, soit sur le mode de l'intégration. Cela se repère à travers trois pratiques, dont nous rendrons compte à partir de la description du corpus choisi :

- réserver une langue à un usage (par une stricte répartition des langues selon les genres discursifs : prières, résultats sportifs, chronique familiale, etc.) *vs* mélanger les deux codes ;
- marquer la différence des langues (par différents outils graphiques permettant de souligner l'hétérogénéité linguistique : graphie cursive *vs* script, signes de décrochage : guillemets, signe égal, etc.) *vs* ne pas la marquer ;
- mettre en relation deux codes différents (par la pratique de la traduction notamment).

Observons tout d'abord les écrits de Modibo.

Nous avons recueilli deux cahiers tenus par ce scripteur. À l'échelle de ces cahiers, on repère une répartition des langues selon les genres discursifs, et une absence d'hétérogénéité générique à l'échelle de la page. Chaque page est réservée à un seul type d'information, et est écrite dans une seule langue, ce qui n'exclut pas dans certains cas une rédaction en plusieurs temps. On pourrait dès lors parler, reprenant la terminologie de Gumperz, de code-switching (désormais CS) situationnel à l'échelle des cahiers[8]. En bambara, on repère deux genres discursifs et domaines thématiques réservés.

Dans le premier cahier, les seules pages écrites en bambara (au nombre de 3) sont consacrées à des poèmes. Les autres pages sont écrites en français. Il s'agit d'une liste de pétitionnaires (p. 3) ; de l'extrait d'une formation civique concernant la pratique du vote, sans doute recopiée - en marge haute, la notation « formation » indique que l'on a affaire à ce genre discursif (p. 5) ; d'une notation de la date d'une fête religieuse musulmane, les lignes

[8] Nous utilisons dans nos analyses la distinction maintenant classique de Gumperz entre code-switching situationnel (prévisible, lié à la situation d'énonciation) et code-switching métaphorique (non prévisible, lié à des besoins d'expressivité). On trouve cette distinction pour la première fois chez Blom et Gumperz (1972), affinée par la suite dans Gumperz (1982).

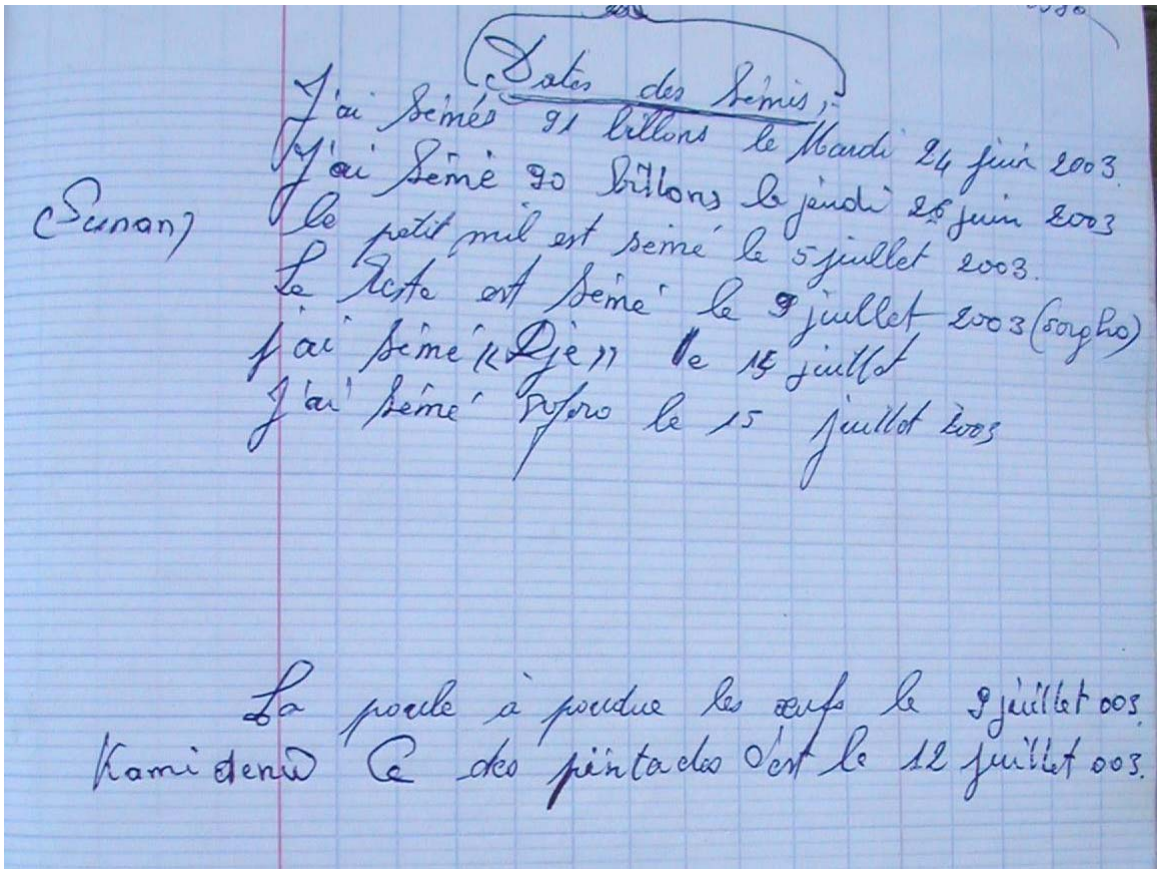
blanches qui suivent pouvant éventuellement être utilisées à d'autres notations de ce genre (p. 6) ; d'informations concernant deux radios : deux lignes annonçant l'inauguration de l'une, un tableau listant les contributions de différentes personnes à la création d'une autre - à la suite de ce tableau, un énoncé interrogatif : *Est-ce que la radio Fanakan sera en marche ?*, marquant l'inscription subjective du scripteur-énonciateur (p. 7) ; de différentes informations sportives sans doute transcrites d'une émission radio, comme l'indique le titre : *Radio Kawena Les Infos sur le sport* (p. 8, informations qui se poursuivent p. 10).

Nous ne disposons que de deux pages du second cahier, où les seuls passages en bambara présentent une unité thématique liée à la magie et à l'usage des plantes, c'est-à-dire à un domaine de pratiques culturelles « traditionnelles ».

Deux pages similaires dans chacun des cahiers méritent que l'on s'y attarde davantage dans la mesure où elles sont les seules à présenter des phénomènes d'emprunt au bambara dans des énoncés en français. Nous analyserons une page du premier cahier, qui, sous le titre *Année 99/2000 Infos sur mes champs*, dresse une liste de dates de semis (doc. 1).

Mbodj-Pouye A., Van den Avenne C., 2008, « Comment les langues se mélangent-elles à l'écrit ? Pratiques actuelles de deux agriculteurs passés par une école bilingue (franco-bambara) au Mali », in Brock-Utne B., Skattum I. (eds), Languages and Education in Africa. A Comparative and Transdisciplinary Analysis, Oxford: Symposium Books, 301-312.

Doc. 1. « Année 99/2000 Infos sur mes champs » (Premier cahier de Modibo)



On peut signaler tout d'abord un emprunt particulier : *soforo* ('petit champ domestique')[9]. Il s'agit d'un emprunt culturel, dit parfois emprunt-addition[10], sans réel équivalent en français.

Dans cette liste, un autre emprunt, *Dje* ('courge'), à la graphie francisante (la graphie officielle est *je*)[11], attire l'attention, dans l'énoncé *j'ai sémé « Dje »*. Cet emprunt-substitution, qui pourrait être également considéré comme un *single-item code-switch*, est ici marqué, par le scripteur, par un double phénomène graphique : utilisation de la majuscule et des

[9] Cet emprunt apparaît dans les deux cahiers. Dans le second cahier, on trouve un autre emprunt du même type : *kóronfè* (littéralement à l'est, la partie est des terres, mot qui peut être utilisé comme quasi-toponyme, de même que *soforo)*.

[10] On distingue classiquement l'*emprunt-addition* : emprunt d'un mot qui donne un nom à des objets ou concepts nouvellement introduits et/ou sans équivalents dans la langue cible, de l'*emprunt-substitution*, qui vient doubler un mot existant dans la langue cible.

[11] Toutes les transcriptions respectent l'orthographe originale des scripteurs, l'orthographe rétablie étant éventuellement donnée entre crochets.

guillemets. Ce marquage signale l'hétérogénéité linguistique, traitée comme telle par le scripteur, qui laisse voir ainsi qu'il insère un mot bambara dans un énoncé en français, mot bambara dont il sait qu'il existe une traduction en français, traduction qu'il ignore ou qu'il a oubliée.

Cette pratique métalinguistique (consciente ou obéissant à une routine) repérable dans l'écriture se met en scène également, sur cette page, à travers des pratiques de traduction, ici dans les marges, espace privilégié du commentaire. Ainsi sur la même ligne que l'énoncé *le petit mil est semé le 5 juillet 2003,* on trouve, entre parenthèses, la notation (*Sunan*), qui est la traduction en bambara du terme *petit mil*. Sur la même page, dans la marge également, et sur la même ligne que *Ce des pintades c'est le 12 juillet 003* (*ce* à lire *ceux* et reprenant anaphoriquement *les œufs* de la ligne précédente), on lit le mot *Kamidenw*, qui est la traduction d'*œufs de pintades.*

Un marquage aussi affirmé de l'hétérogénéité s'explique par le parcours de ce scripteur. En tant que régisseur d'une radio rurale à Fana, il a eu un usage régulier de ses compétences scripturales (pour écrire les « communiqués » des personnes qui se présentent à la radio), surtout en français. Maintenant qu'il est établi au village, il n'a plus d'usage professionnel du français, qui est cantonné à la sphère privée[12]. Ses pratiques personnelles de l'écrit se font en français[13]. Il souligne, dans les entretiens, le plaisir de distinction qu'il prend à écrire pour son propre compte dans un français sans mélange.

Arrêtons-nous maintenant sur le cahier de Moussa**.**

S'il est écrit majoritairement en français, on peut repérer un certain nombre de phénomènes d'insertion du bambara au sein de séquences ou énoncés en français, et il présente un caractère beaucoup plus mixte que les deux cahiers précédemment décrits.

La seule page globalement écrite en bambara est la première page. Il s'agit d'un tableau qui récapitule des sommes d'argent données par différentes personnes. On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit des montants donnés au moment du décès du père du scripteur, information donnée par les trois lignes qui précèdent le tableau, dans la marge haute.

12 À l'exception des lettres écrites pour d'autres en français.
13 Notamment les lettres, comme il l'explique en entretien.

L'énoncé, en bambara, adopte la forme stéréotypée de l'avis de décès, modèle discursif socialement partagé.

Nous nous attarderons plus précisément sur deux pages qui mettent toutes deux en scène une co-présence des deux langues français et bambara. La première (p. 3) nous permet de rendre compte d'une pratique de traduction. Elle liste les dates d'accouchement de différentes femmes de la concession. On peut lire une série de trois phrases sur le même modèle, à savoir d'abord une séquence en français :

(a) *Fanta a acoucher samedi le 28 Descembre 1996 à 16h. s'était le garçon*
(b) *Fanta a acoucher Mardi le 26 août 1997 à XXX* [illisible]
(c) *fatime à acoucher un garçon Samedi le 10.11.2001 à 5 h du matin*

Ces phrases sont suivies, après passage à la ligne, par une séquence en bambara, qui est la traduction-transposition de la date dans le calendrier bambara[14].

Au milieu de la liste, une séquence en français sur le même modèle (*dussu a acouché* [...]), suivie d'un saut de ligne, crée un espace attendant peut-être la traduction en bambara, qui n'est pas venue. Ce fait confirme une hypothèse de traduction en un second temps, de même que la datation incomplète *farafin kalo tile 21 n'o ye*, à la suite d'une des dates en français, séquence qui signifie littéralement 'le 21 du mois africain, c'est-à-dire', attendant d'être complétée sans doute après prise de renseignement. Ceci indique que la connaissance du calendrier bambara n'est pas maîtrisée par ce scripteur, et que la traduction inscrite ici fonctionne également comme pense-bête. Cette traduction-transposition de la date se retrouve à d'autres endroits du cahier (pp. 4, 5 et 6, après des notations de décès, ce qui confirme que cette pratique correspond à des événements importants). Si l'alternance de langue correspondant au changement de calendrier semble la pratique la plus saillante, il ne faudrait pas généraliser sur cette répartition des langues ; en effet, dans cette même page, on peut repérer un usage autre. Au milieu de la liste est indiquée la date d'un mariage, sur le même modèle mais en bambara. La date est donnée deux fois en bambara, selon les deux calendriers possibles, d'abord le calendrier grégorien, ensuite le calendrier bambara (mais non maîtrisé ou incomplet puisque le nom du mois ici aussi est simplement signalé par le syntagme *farafin*

[14] Le calendrier en vigueur au Mali dans les usages officiels et administratifs est le calendrier grégorien, mais le calendrier bambara (calendrier lunaire, lié auparavant au cycle agricole, désormais calé sur le calendrier musulman) est d'usage courant.

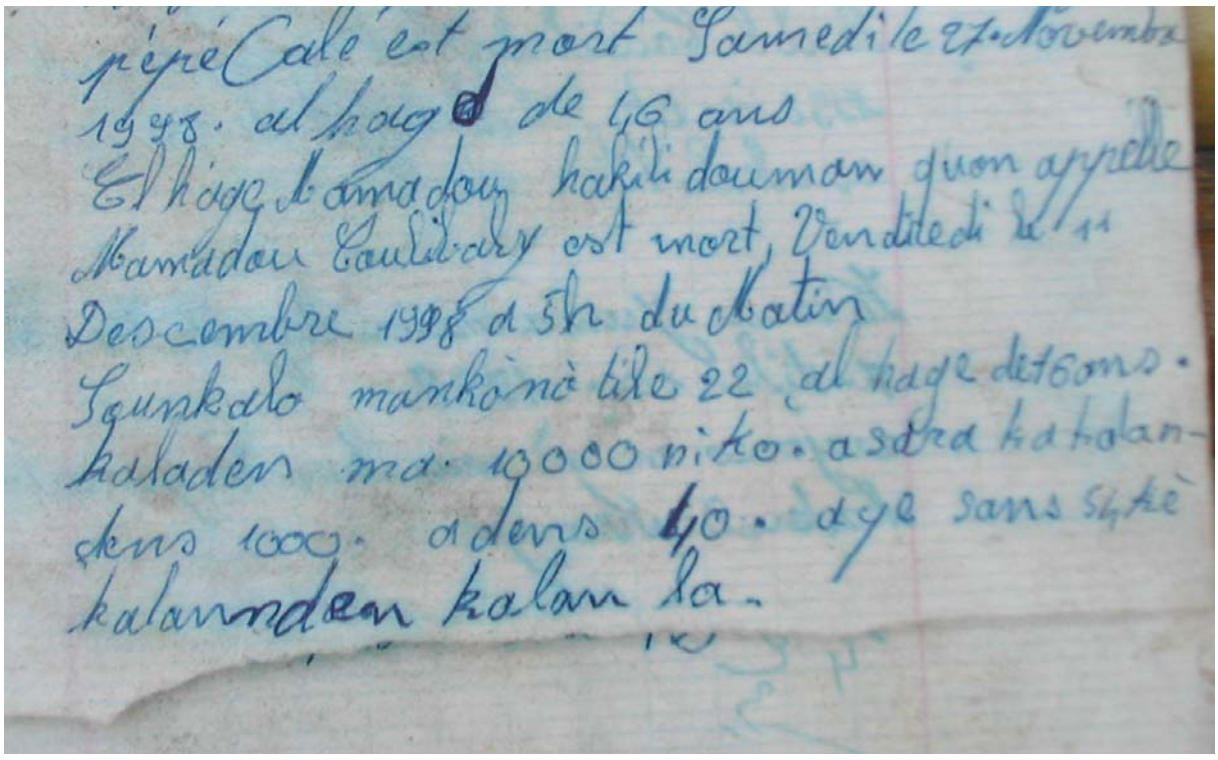
kalo, 'mois africain').

On repère, à la fin de la huitième ligne, un phénomène d'emprunt : *Mè kalo* ('le mois de mai'), emprunt intégré graphiquement par l'usage de l'orthographe utilisée pour le bambara.

On remarque également un phénomène de code-switching intersyntagmatique à la neuvième ligne : *farafin kalo tile 7 le soir*, le chiffre permettant en quelque sorte le glissement d'une langue à l'autre, et fonctionnant comme une forme de déclencheur du CS, terme par lequel on peut traduire le terme *triggering*, introduit par Clyne (1967) pour décrire les phénomènes qui permettent de passer d'un code à l'autre.

Deux autres pages faisant alterner français et bambara listent des événements, sans doute transcrits de la radio, ce qui nous permet de rendre compte d'une pratique de l'écrit originale. On peut postuler que l'alternance bambara/français reproduit l'alternance employée à la radio (bilingue). Nous observerons ici l'une de ces deux pages (doc. 2).

Doc. 2 Alternance bambara/français dans la notation d'événements transcrits à l'écoute de la radio (Cahier de Moussa)



Sur les deux premières lignes figure l'annonce, en français, du décès d'un célèbre

chanteur congolais: *pépé Calé est mort Samedi le 27. Novembre 1998. al hag [à l'âge] de 46 ans*.

La seconde notation, à partir de la troisième ligne, est l'annonce de la mort d'un grand marabout, également en français, mais avec deux insertions en bambara : *El hage [El hadj] Mamadou hakili douman quon appelle Mamadou Coulibaly est mort, Vendredi le 11 Descembre 1998 a 5h du Matin, Sounkalo mankònò tile 22, al hage [à l'âge] de 16 [76?] ans*. La première insertion du bambara, qui donne le surnom du marabout : *hakili douman* [hakili duman], ('intelligent'), prend la forme d'un CS à l'intérieur du syntagme. La seconde insertion : *Sounkalo mankònò tile 21*, s'inscrit dans un dispositif de traduction-transposition de la date, décrit précédemment pour une autre page du même cahier.

La suite, qui concerne aussi le marabout, est rédigée en bambara et semble être la transcription abrégée d'énoncés de la radio, ou peut-être d'énoncés oraux transmis. On repère trois énoncés incomplets, sous la forme d'une énumération :

- *kaladen ma 10000 [1000?] niko (*'ses élèves, plus de 10 000 personnes') ;
- *a sara ka kalandens 1 000* ('il mourut alors que 1 000 élèves') ;
- *a dens 40* ('ses enfants 40')

Un énoncé complet clôt cette page *: a ye sans 54 kè kalannden kalan la* ('il a enseigné pendant 54 ans').

On peut noter un certain nombre de phénomènes orthographiques intéressants, ainsi le marquage graphique du pluriel par le graphème *-s* emprunté au français, au lieu du graphème *-w* du bambara : *kalandens* [*kalandenw*], ('disciples', 'élèves'); *dens*, [*denw*], ('enfants') ; *sans* [*sanw*], ('années)' ; on peut parler ici d'interférence morphologique et graphique, dans la mesure où il y a brouillage des normes des deux systèmes.

On peut remarquer globalement dans ce cahier des fonctions différentes dévolues aux deux langues utilisées, le français et le bambara. On constate que Moussa, dont les compétences scripturales en bambara sont régulièrement sollicitées dans le cadre de l'AV, ne privilégie pas cette dernière langue. Au contraire, le français est la langue majoritairement utilisée et le recours au bambara s'effectue en contrepoint, essentiellement avec une fonction de traduction (transposition d'un calendrier à l'autre), selon un usage que l'on peut décrire

comme du code-switching situationnel (à chaque langue est associé, de manière prévisible, un système calendaire : français et calendrier grégorien, bambara et calendrier lunaire). Il semble par ailleurs y avoir un lien entre langue d'écoute et écriture. On peut faire l'hypothèse que l'alternance français/bambara correspond à une alternance d'énoncés entendus à la radio et pris en note, c'est-à-dire pour la citation « à l'identique » (même si re-rédigé de mémoire ou après prise de note au brouillon). Cette pratique est intéressante dans ce qu'elle nous dit des circonstances de la prise d'écriture et des liens entre écoute et écrit.

On repère également dans ces écrits des phénomènes mixtes (emprunts et alternances codiques) à l'échelle de l'énoncé ou d'un énoncé à l'autre. Le contraste avec le cahier de Modibo est grand sur ce point ; nous n'avons pas affaire ici à une alternance aussi ordonnée des langues. Ces phénomènes de mixtes semblent pour certains résister à première vue aux approches sociolinguistiques en terme de code-switching situationnel ou métaphorique, et correspondent davantage à cette pratique que Myers-Scotton (1995) décrit comme pratique courante dans une interaction entre locuteurs plurilingues partageant exactement le même répertoire, à savoir une pratique de grand mélange.

Conclusion

À observer ainsi les acquis de l'école bilingue avec 25 ans de recul, on peut tout d'abord souligner que nombreux sont les villageois à avoir un usage effectif de l'écrit en dehors des usages imposés, notamment dans des cahiers tels que ceux présentés ici. Cependant, les cas apparaissent contrastés. Pour des scripteurs qui ont accompli un cycle primaire et n'ont pas eu d'autres occasions d'utiliser l'écriture, le fait de pouvoir écrire dans les deux langues permet de développer les pratiques d'écriture dans ces deux langues (c'est le cas de Moussa). Mais même dans ce cas, le français apparaît comme dominant dans les pratiques de l'écrit pour soi. Quand on considère le cas de scripteurs qui ont un eu un recours professionnel à l'écrit en français après l'école (comme Modibo) ou qui ont eu un parcours scolaire plus long, la domination du français est encore plus nette, en termes d'usages et en termes de gestion du mixte.

La question que pose ce travail est celle de savoir dans quelle mesure la Pédagogie Convergente modifie cette situation ? Nous espérons avoir montré l'intérêt d'un type

d'enquête, l'étude des productions écrites actuelles d'adultes passés par l'école bilingue, dont la mise en œuvre pourra être utile pour répondre à cette question.

Références

Blom, Jan-Petter et John Gumperz (1972). Social Meaning in Linguistic Structures : Code-switching in Norway. *In* Gumperz, John et Dell Hymes (éds.) : *Directions in Sociolinguistics*. New York : Holt, Rinehart and Winston : 407-435.

Dombrowsky, Klaudia (1993). Théorie et réalité de l'alphabétisation dans la zone Mali-Sud. *In* Dombrowsky, Klaudia, Gérard Dumestre et Francis Simonis : *L'alphabétisation fonctionnelle en bambara dans une dynamique de développement. Le cas de la zone cotonnière (Mali-Sud)* Paris : ACCT/Didier Érudition : 5-142.

Gumperz, John (1982). *Discourse Strategies*. Cambridge : Cambridge University Press.

Clyne, Michael G. (1967). *Transference and Triggering. Observations on the Language Assimilation of Postwar German-speaking Migrants in Australia*. La Haye : Martinus Nijhoff.

Martin-Jones, Marilyn et Kathryn Jones (éds.) (2000). *Multilingual Literacies : Reading and Writing Different Worlds*. Amsterdam : John Benjamins.

Miller, Elaine (2001). Written Code-Switching in a Medieval Document : a Comparison with Some Modern Constraints. *Canadian Journal of Linguistics/ Revue canadienne de linguistique*, 46 (3/4) : 159-186.

Myers-Scotton, Carol (1995). *Social Motivations for Code-Switching. Evidence from Africa*. Oxford : Clarendon Press.

Sebba, Mark et Tony Wooton (1998). We, They and Identity. Sequential Versus Identity-related Explanation in Code-switching. *In* Auer, Peter (éd.) *Code-switching in Conversation : Language, Interaction and Identity.* London, New-York : Routledge : 262-286.

Tréfault, Thierry (2000). *L'école malienne à l'heure du bilinguisme. Deux écoles rurales de la région de Ségou.* Paris : ACCT/Didier Erudition.